

## *Le Beau peut-il ne pas plaire ?*

Comment le Beau pourrait-il ne pas plaire, puisqu'il est le Beau ? L'aporie est redoutable. Le Beau plaît nécessairement du simple fait qu'il est beau et reconnu comme tel. Encore convient-il de le reconnaître ? Mais alors si nous ne le reconnaissons pas, peut-on alors encore dire qu'il s'agit de Beauté. Il ne peut alors déplaire souverainement pour la seule raison qu'il n'est pas reconnu. Mais si le beau plaît, cela suppose nécessairement la subjectivité, et ce qui est beau en-deçà des Pyrénées ne sera peut-être pas apprécié de la même manière. La définition de la beauté comme ce qui plaît vient de saint Thomas. C'est-à-dire que le beau implique un acte de jouissance, avec les questions qui l'organisent. Cela signifie-t-il que la sensibilité soit du côté du sujet et uniquement de côté du sujet. C'est à une physiologie du goût qu'on peut être amené.

Une forme n'est pas belle parce que nous l'aimons mais nous l'aimons parce qu'elle est belle. Notre volonté en effet n'est pas créatrice des choses et de leurs qualités mais elle est au contraire déterminée par les qualités des formes et les aime parce qu'elle y trouve de la beauté. Il y a donc un double aspect du Beau : métaphysique et subjectif (ou perceptif). Pour qu'il y ait du beau, il faut que l'objet soit présent à la conscience, mais il faut aussi que cet objet soit beau. La conscience esthétique s'achève sur un acte de jouissance, sur une émotion esthétique, dont le fondement même est un problème.

Il y a bien sûr l'aspect perceptif du schème d'analyse. Cette *visio* esthétique peut être conçue de différentes manières : contemplation pour Shopenhauer, *visio ou intuitio* pour saint Thomas, émotion esthétique pour Malraux. Dans tous les cas, c'est à travers les sens que l'intellect est mis en contact avec le beau, car les sens sont seuls à posséder cette intuitivité requise par la perception du beau. Mais dans cette opération l'intellect ne fournit pas d'effort abstraitif. Pour saint Thomas, la joie esthétique est précisément ce repos de l'intelligence qui « boit la clarté de l'être » et s'en délecte. La contemplation esthétique est à la fois intellectuelle et pourtant l'appréhension de l'intelligible se produit sans abstraction. Le beau est donc un état de conscience...

Mais le beau est-il seulement un état de la conscience ? Ne peut-on admettre un fondement objectif ? Ne peut-on admettre qu'il puisse être dans l'objet lui-même et pas seulement dans le regard porté par un sujet plus ou moins éclairé, plus ou moins perceptif.

Comment établir alors ce fondement objectif, ces catégories du Beau qui nous permettrait de le reconnaître comme tel, qu'il apparaisse dans la nature ou dans l'art. Car la question implique l'art, mais elle implique aussi le beau dit naturel. Les réponses philosophiques existent. Il y a celle des Scolastiques, d'Albert le Grand et de saint Thomas, qui établissent trois catégories de la beauté : l'ordre, la clarté, et le rythme – constituants de la beauté – qui jaillissent de la forme essentielle des choses. Le peintre Fernand Léger va entreprendre pour la peinture d'établir également ces catégories objectives qui permettent d'apprécier une œuvre d'art dans le domaine pictural.

Ce qui pose bien sûr la question de la source de l'émotion esthétique : est-elle dans l'objet ou dans le sujet, et si elle vient du sujet, provient-elle de sa culture et de sa formation ou d'une exceptionnelle acuité des sens, ou d'un choc émotionnel.

La réponse de Malraux est fort claire : les œuvres d'art se répondent, et l'artiste est moins sensible à la nature qu'à l'objet. Mais c'est la réponse de Malraux...

La nature singulière du plaisir esthétique se traduit aussi dans les sens engagés. Tandis que chez les animaux, le plaisir procuré par chaque sens implique un rapport nécessaire avec le toucher (et par conséquent avec les besoins naturels), il n'y a que chez l'homme qu'existe la possibilité d'un plaisir tout à fait distinct de la satisfaction tactile : et c'est le plaisir esthétique. Ce plaisir pose bien entendu un ensemble de questions redoutables. Le principe qui gouverne la vie sensitive, la vie de l'appétit sensible, c'est l'amour. Saint Augustin, fin psychologue, mettait l'amour à la racine de toutes les passions. Saint Thomas distingue l'affectivité réglée selon la raison – l'amour qui porte vers une chose en vertu du fait qu'elle nous convient – et l'affectivité réglée selon la passion sensible – l'amour sensitif, nécessairement réglé par une affection –. C'est l'appétit sensitif qui explique qu'il y a dans

l'homme une espèce d'amour qui est d'ordre purement animal, amour exclusivement charnel et intimement lié aux sens voire exclusivement gouverné par l'attrait des sens. Parce que, de par sa nature même, le beau est délectable, il meut le désir et produit l'amour. C'est pourquoi c'est à Vénus que revient la victoire, pour le malheur des Troyens. Si la beauté d'Hélène est l'origine terrestre de la Guerre de Troie, l'origine divine en est « l'étourderie trifonctionnelle » du prince berger sommé de choisir entre les trois déesses. En choisissant Vénus, Pâris signifie par là combien la beauté est prise dans les sens, et les liens secrets qui unissent le plaisir esthétique et la volupté. Il signifie qu'il est esclave de l'appétit dans le choix qu'il fait et qui coûtera bien cher aux siens. Comme le note Georges Dumézil : « Homère a connu le jugement de Paris et les conduites qu'il attribue aux trois déesses dans la colère d'Achille prouvent qu'il en comprenait les conséquences démesurées ». La femme se présente ainsi comme le lieu naturel de la beauté, voire de la volupté.

La notion de beauté n'est pas significative chez Aristote, elle n'apparaît que dans la distinction des arts de l'utile et des arts du beau. Dans le premier cas, l'art est ordonné aux exigences de la vie matérielle de l'homme, dans le second, il est ordonné à la beauté. Aristote autant que Platon prend en compte le plaisir que procurent les œuvres d'art, mais il n'en tire pas les mêmes conséquences politiques. Il distingue en particulier le plaisir esthétique du plaisir sensuel. Distinction que Cicéron analysera également. Et que saint Thomas reprendra. Ernst Gombrich la décrit avec beaucoup de finesse. Dans un passage connu, Cicéron décrit les limites de l'attrait sensuel à partir de l'analyse des frontières entre le dégoût et le goût. Ce qu'analyse Cicéron c'est précisément la relation complexe entre la satisfaction immédiate et le plaisir esthétique. Il y a des impressions qui apportent une satisfaction immédiate aux sens, par exemple ce qui est doux, ce qui brille ou bien les formes les plus simples du rythme musical. Mais c'est aussi un fait psychologique que cette satisfaction immédiate et le plaisir esthétique peuvent conduire tout ensemble au dégoût.

La physiologie du goût conduit inévitablement à la question du laid, à ce qui offusque le goût.

Le beau est ce qui, étant vu, plaît. Le laid est ce qui étant vu, déplaît. Comment résoudre le problème, c'est-à-dire inclure le laid – et tout ce qui se décline autour du laid dans le champ de l'art –. La question du sens en esthétique pose la question du laid et le pose avec une force d'autant plus extrême qu'elle ne se débarrasse pas facilement de ses enjeux éthiques, sans doute parce que c'est la vie cachée de l'homme avec ses passions ses péchés et ses vices, pris à l'état latent dépourvu de tout masque et de tout travestissement, et montré par l'artiste dans sa vérité hideuse, sans souci de sublimation. « Il y a quelque chose à dire sur la laideur dans l'art » disait A. Malraux. Les catégories du Laid, du Monstrueux, du Révoltant, du Répugnant, de l'Ignoble, de l'Immonde, de l'Abject, et bien sur, de l'Obscène sont des catégories de l'existence comme l'a souligné justement Jean-Paul Sartre... Pour rendre compte de la division instinctive des choses en catégorie du beau et du laid l'intelligence a deux choix : nier cette distinction et les choses ne peuvent plus s'analyser selon cette catégorisation « instinctive », – ce qui semble être le choix contemporain – chercher ou construire de nouvelles catégories qui rendent compte des choses en dehors de la perception du beau et du laid.

L'art semble pris dans cette contradiction, et comme la philosophie il entreprend de résoudre ce dilemme et de surmonter cette division invincible entre beauté et laideur, en résorbant la laideur dans une espèce de la beauté, et en nous transportant au-delà du beau (esthétique) et du laid. Cet effort, il revient à Baudelaire de l'avoir théorisé, et d'avoir tenté de le résoudre. En distinguant la beauté esthétique de la beauté transcendante, et en faisant de la première une province de la beauté esthétique où les sens et la perception sensible jouent un rôle essentiel, et dans laquelle par suite toutes choses ne sont pas belles, les scolastiques trouvent une résolution à la question. La beauté esthétique est non pas toute la beauté mais une détermination de la beauté transcendante. Sans doute bien des choses sont laides ou répugnantes et nuisibles à l'homme. Mais toutes ne le sont pas... Si elles sont laides, répugnantes ou nauséuses, c'est qu'elles choquent la proportion interne ou l'harmonie du sens lui-même. Mais elles sont nécessaires.

Il y a dans l'activité créatrice un conflit, une guerre qui semble insurmontable : l'art est en guerre avec la beauté, la beauté en guerre avec l'homme. L'art veut fabriquer un objet, la beauté veut que par cet objet fait de matériaux sensibles passe infiniment plus que lui, rayons invisibles de l'être. L'objet est une fin pour l'art, il est un signe pour la beauté; la beauté révèle dans l'objet l'abîme de l'être.

Ainsi si le Beau est sans doute ce qui plaît, mais l'art déborde la seule catégorie de la beauté esthétique et c'est pourquoi l'œuvre d'art peut déplaire, révolter, voire choquer. C'est aussi pourquoi les catégories esthétiques du joli ne sont ni utiles ni signifiantes et ne rendent compte de rien. Car au fond, devant le Beau on peut s'arrêter à un Tonnerre de Dieu, qui est déjà l'expression d'une émotion, mais si on décide d'aller au-delà alors il faut tendre de rendre compte des catégories objectives qui nous permettent de maintenir la Beauté comme constitutive de notre univers, réel, et de notre univers de pensée.